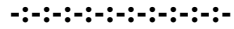


RAPPORT N° 7



O U A H I G O U Y A

Présenté à Monsieur le Gouverneur général

de l'Afrique Occidentale Française,

par

Mme SAVINEAU, Conseillère

Technique de l'Enseignement



3 avril 1931

RAPPORT N° 7

---:---:---:---:---:---:---:---:---:---

Présenté à Monsieur le Gouverneur général de l'A.O.F.

par

Mme SAVINEAU, Conseillère Technique de l'Enseignement

Ouahigouya

Ayant quitté Dori (Niger) le 29 janvier, je me suis arrêtée le même jour au village d'Aribinda (Soudan) puis à Ouahigouya les 30 et 31 janvier.

Il ne s'agissait, à Aribinda, que de préciser certains points de la coutume d'une peuplade très anciennement établie dans le pays et peut-être autochtone. J'ai noté une particularité intéressante : comme dans beaucoup de villages africains, les garçons d'une part, les filles de l'autre, se groupent sous un chef. Ici, même chez les filles, ce chef est choisi pour sa force physique. On combat deux à deux, pour trouver celui ou celle que ses camarades ne peuvent pas vaincre. J'ai demandé à voir le chef des jeunes filles, on m'a présenté une gamine de 15 ans, aux faibles épaules, parmi des compagnes plus robustes. Mais l'élue était la fille du Chef de canton. Ainsi, la coutume évolue : le prestige, d'abord personnel, tend à devenir héréditaire.

.....

OUAHIGOUYA

Enseignement - Le Chef du secteur scolaire, M. BRICHETEAU, n'est pas très content de son personnel indigène, qui fait trop appel à la mémoire et ne se soucie pas assez de savoir si les élèves ont compris.

L'école reste trop réservée aux fils de chefs, qui la considèrent comme la leur et ne s'emploient pas à y amener les enfants de leurs administrés. Quelques-uns des enfants s'enfuient encore. Pourtant, dit M. BRICHETEAU, "on sent venir le temps où les petits Mossis supplieront qu'on les accepte à l'école et pleureront quand ils en seront exclus."

Toutes les écolières sont filles de chefs ou de fonctionnaires. Elles ont leur classe depuis 4 mois, sous la direction de Mme BRICHETEAU. On remarque une grande différence entre les fillettes instruites par une européenne expérimentée et les garçons voués aux vieilles méthodes : les garçons sont mornes, les filles éveillées. Toutes écoutent les questions que je pose à l'une d'entre elles, les yeux brillent, des mains se lèvent, car on veut répondre. D'où l'on peut conclure que bien souvent, là où les filles sont réputées inintelligentes, la faute est à l'éducateur.

OUAHIGOUYA n'a pas encore d'école ménagère.

Service de Santé. Dispensaire et centres fixes très fréquentés. Des peulhs font 125 Kms pour venir à la consultation. Malheureusement, le médecin ne touche encore qu'un dixième de la population et le mauvais état de sa voiture interrompt souvent le service extérieur.

Les indigènes réclament un médecin à Djibo, où il n'y a même pas d'infirmier.

Une très bonne sage-femme réussit à atteindre toutes les femmes enceintes de Ouahigouya (vérifié au moyen de l'état civil) soit une trentaine à la Maternité et 2 ou 3 en ville.

Une seconde sage-femme travaillera à l'extérieur.

L'infirmière visiteuse locale est gracieuse et intelligente, mais boiteuse. Elle ne peut pas monter à bicyclette et ne peut servir que d'aide à la sage-femme. Des matrones font à la Maternité trois mois de stage et parviennent à un bon résultat. Mais que peuvent-elles faire de cette science au village, puisqu'elles n'emportent aucun matériel ? 2 pinces, une paire de ciseaux, un peu de nitrate suffirait, il n'en coûterait même pas 100 Frs et bien des hernies ombilicales seraient évitées. A cause de ces hernies, beaucoup de candidats tirailleurs ne sont pas reconnus bons pour le service.

FAMILLES DE COLONS DE L'OFFICE DU NIGER.

J'espérais trouver à Ouahigouya, les familles des colons Mossi transportées à l'Office du Niger. Je les ai trouvées d'autant plus facilement que l'individu, chez ce peuple, est moins fils de son père qu'homme du chef.

Les colons, m'a-t-on dit, appartenaient à trois chefs : le Baloum naba, le Rassam naba, et le Togho naba.

Il fallait donc s'adresser à ces trois hommes, et il était inutile d'espérer qu'un des leurs se permettrait d'avoir une autre opinion que la leur.

.....

Le Rassam a déclaré n'avoir jamais reçu de nouvelles directes, mais seulement les nouvelles qui parviennent au Baloum. Le Togho avait des nouvelles par le Commandant : "Le Commandant dit : 'c'est bon', donc, c'est bon."

Le Baloum savait qu'on travaille beaucoup là-bas et s'en montrait satisfait.

- Les hommes sont contents.

- Et les femmes ?

- Si les hommes sont contents, elles sont contentes.

Le propre fils du Baloum est parti au Niger, parce que le Commandant a dit : "c'est bon", le Baloum, lui non plus, n'en veut pas savoir davantage. Il me montre une lettre de son fils, qui écrit en français. Lettre infiniment respectueuse qui dit en substance : "vous nous avez placés ici, nous ne discutons pas vos ordres, tout est bien". Et textuellement : "Envoyez-nous des vêtements, nous sommes presque nus".

Telle est la docilité Mossi.

UN DEPART POUR L'O.N.¹

Lors de mon passage, Ouahigouya était rempli de gens en attente devant les bureaux : recrutement de tirailleurs, arrivée d'un convoi de la 2ème portion du contingent revenant de l'O.N., départ d'un convoi de familles pour l'O.N..

J'ai assisté à ce départ.

.....

-5-

7 camions avaient été envoyés par l'Office, pour 198 personnes. Pour asseoir les voyageurs, on avait garni ces camions de caisses à essence. Mais les caisses prenaient trop de place, il fallut les retirer.

Point de convoyeurs. L'Administrateur DONGIER avait dû requérir, pour accompagner les camions, un sergent européen, venu avec la 2ème portion du contingent.

L'O.N. avait envoyé des couvertures, mais 50 seulement, et il avait fallu réclamer le supplément.

On appela les familles. Chacun emportait le plus de bagages possibles: non seulement lesalebasses et les cuvettes, mais des cages à poulets, des métiers à tisser, des rouleaux de bandes de coton, des chiens, des chaises-longues, des fétiches, du mil et du maïs. Le tout, fort précieux, et digne d'être conservé, mais très encombrant. Une bonne moitié de la surface disponible fut ainsi occupée. On n'en calcula pas moins le nombre de voyageurs, comme si tout l'espace était libre. Ils s'entassèrent comme ils purent, et quelques-uns furent ajournés, peut-être parce que j'étais là. Le sergent maugréa que c'était faire bien des manières, pour des gens à qui rien n'était dû.

Le voyage devait durer 2 jours. M. DONGIER en exigea 3 et dut télégraphier lui-même pour que logement et nourriture fussent préparés aux étapes : l'O.N. n'avait rien prévu. Les précédents convois avaient été plus mal organisés encore : point de bâches aux camions, point de provision d'essence. Il a fallu en emprunter au Yalanga Naba qui, après plusieurs mois, n'en avait pas encore obtenu le remboursement.

.....

-6-

Un grand nombre de gens était venu assister à l'embarquement, qui s'opéra dans le calme presque mécaniquement.

Quelques femmes manquèrent à l'appel.

J'interrogeai quelques-uns des partants. Les hommes paraissaient sincèrement contents : ils seraient bien, le Yalanga avait rapporté les meilleures nouvelles. Les conditions de travail qui

¹ L'Office du Niger

les attendait, ils les ignoraient complètement. Les femmes suivaient sans se permettre une opinion. Les enfants étaient ravis de monter en voiture.

M. DONGIER donna de nombreuses recommandations pour la route, et engagea les colons à lui écrire, au sujet de leurs affaires. Tous partirent confiants dans sa promesse d'une meilleure vie. Lui-même, ayant administré Mopti, n'y croyait guère, et se cherchait des excuses : Ils mangeront mieux qu'ici, et mieux vaut les voir partir pour l'O.N. qu'en Gold Coast.

En réalité, dans le même moment défilaient sur la route de Gold Coast des familles entières qui fuyaient ce recrutement. M. l'Administrateur LOUVEAU, qui la parcourait en voiture, a compté 100 personnes en 10 minutes et croisé de tels groupes du matin au soir pendant plusieurs jours. ./.
